



J'établis ma résidence dans la métamorphose...

COMMUNICATION D'ÉRIC BROGNIET
À LA SEANCE MENSUELLE DU 11 JANVIER 2014

Le livre d'où je viens est un jardin : une lumière solaire, noire comme le cœur des tournesols ou les soleils de Van Gogh, dans un ciel à la couleur de lapis-lazuli, noire comme l'œil au sein de sa couronne de flammes jaunes, régissant sur les alignements de fleurs vibrantes, vivantes, et de feuilles, d'un vert de toutes les nuances, dans la brise d'un immémorial été...

Le livre d'où je viens est une vision, semblable à la vision qu'avait chaque guerrier, chaque homme des anciennes et nobles civilisations : *sa* vision.

Chaque homme, chaque femme, au cours de leur vie, à travers leurs lectures, recherchent et quelquefois découvrent une sensation, une phrase, un vers qui seront leurs, qui les définiront, les appelleront, les magnétiseront : « J'entends vibrer ta voix dans tous les bruits du monde » (Paul Eluard), « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais » (Baudelaire), « Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant/d'une femme inconnue /et que j'aime et qui m'aime » (Verlaine), « La nuit sera blanche et noire » (Gérard de Nerval), « Nous ne sommes pas un siècle à paradis » (Michaux)...

Un autre jour, infiniment déplié par la fée verte aux senteurs résinées, le jardin ressemblait à la lumière aux différentes heures du jour sur la cathédrale de Rouen, aux reflets dans la Seine à Bougival, à un champ de coquelicots au détour d'un chemin buissonnier du Condroz, à l'incendie d'une roseraie, aux nymphéas dans

l'étang de Giverny, aux ciels mouvants, aux clartés noires, aux graphies de pointe sèche, aux neiges et aux nuées du photographe hennuyer Léonard Misonne ...

Puis, « j'ai embrassé l'aube d'été. Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit... ».

De ma première vision aux *Illuminations* de l'homme aux semelles de vent, dont la secousse provoqua comme un « précipité », au sens chimique, des images du jardin initial, quinze ans s'écoulèrent ; nous mourrons et naissons plusieurs fois dans notre vie.

« Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer » affirme Charles Baudelaire dans *Mon cœur mis à nu*. Nous y reviendrons.

Dans *Les portes de la perception*, titre qu'il a emprunté à une métaphore poétique de William Blake, le romancier et essayiste britannique Aldous Huxley, dont on connaît bien le roman d'anticipation emblématique *A brave new world* mais peut-être moins les livres qu'il consacra à l'art de voir et aux expériences des états modifiés de la conscience, explorés et décrits de manière si précise par Michaux, tire une leçon proche de celle des mystiques :

« Les grands maîtres religieux, » écrit Huxley, « ont tous pensé et agi d'une façon théocentrique (...). Un tel être ne prie pas du tout pour lui-même, mais (...) afin que la semence de réalité, latente et en puissance dans son âme, puisse être pleinement actualisée. »

Et dans l'œuvre essentielle de Gaston Bachelard, son petit essai intitulé *L'intuition de l'instant* ne dit-il pas que « ce qui coordonne le monde, ce ne sont pas les forces du passé, c'est l'harmonie tout en tension que le monde va réaliser » ?

J'insiste, chères Consœurs, chers Confrères, sur ce terme : « tension », dont l'auteur de *Psychanalyse du feu*, *L'eau et les rêves*, *La flamme d'une chandelle* ou *La poésie de la rêverie* signale qu'il détermine la notion même d'harmonie. Tension : courant entre deux pôles, n'est-ce pas là une des définitions mêmes de la métaphore ? Bachelard ajoute : « On peut parler d'une harmonie préétablie dans la raison. Toute la force du temps se condense dans l'instant novateur où la vue se dessille, près de la fontaine de Siloë, sous le toucher d'un divin rédempteur qui

nous donne d'un même geste la joie et la raison, et le moyen d'être éternel par la vérité et la bonté. »

Le poète Fernand Verhesen, dont l'œuvre est toute traversée des abscisses et ordonnées du temps et de l'espace, comme lignes structurantes du poème, qui convergent vers un point focal, un « point radiant » (pour reprendre ici le titre d'un recueil de Christian Hubin), où la notion d'*instant* est sans cesse convoquée (pensons notamment à ce titre : *L'instant sans appel*) a insisté dans ces grands textes théoriques que sont *Science mathématique et Poésie*, et *le Déclin des absolus*, sur le fait que la poésie était « le langage expérimental de la réalité ».

Face à l'évolution de notre monde et de nos systèmes de pensée, et dans un contexte où prédominent trop souvent l'utilitaire, la combine, le mortifère, la désillusion et la désespérance, sinon même une forme constante de déréalisation, il importe de bien voir que l'homme est, comme l'avaient noté il y a longtemps les maîtres du bouddhisme zen, mais aussi formulé la Genèse (3 ; 19), non pas le centre du monde, mais un élément du monde vivant, une particule dans le Cosmos : un éclair et puis *rien*. Nous sommes, comme le dit poétiquement l'astrophysicien Hubert Reeves, « de la poussière d'étoiles ».

Ce qu'illustre aujourd'hui précisément tout le travail poétique d'un Christian Hubin, dans des poèmes qui sont faits de souffle, de comas et de laps et de ce que j'ai appelé un « dépouillement mélodique ».

Dans *Parlant seul*, le poète confie en effet : « Ce que j'ai cherché dans *Hors*, sans trop le savoir, c'est un langage *sidéré*, à l'extrême limite de ses harmoniques, dont la limite même fasse entendre en creux la division et l'unité du monde, — du dedans et du dehors. Concentration et diffusion d'ondes irradiantes en un point, dans le *son unique* d'un Scelsi. »

Giacinto Scelsi, auteur notamment de *Quattro pezzi su una nota sola*, œuvre pour orchestre créée à Paris en 1961, sous la direction de Maurice Le Roux : cet opus définit son esthétique nouvelle, où chacun des quatre mouvements est basé sur une seule note, exploitant ainsi la microtonalité et la micropolyphonie. Scelsi ne fut pas seulement à l'instar d'un Ligeti, d'un Xénakis, d'un Boulez ou d'un Pousseur, un des grands compositeurs de musique contemporaine, mais aussi, je le rappelle, un poète, édité par Guy Lévis Mano et il se lia d'amitié pendant plusieurs décennies avec... Henri Michaux.

Dans *Les deux voix de la mélodie de la vie*, texte de 1923 repris dans son recueil d'essais *Musique* republié en 1993 chez Corti, le Prix Nobel de Littérature, auteur du magnifique *Glassperlen Spiele (Le jeu des Perles de Verre)*, Hermann Hesse écrivait :

Si j'étais compositeur, il me serait aisé d'écrire une mélodie à deux voix, une mélodie sur deux lignes, composée de deux séries de notes se correspondant, se complétant, se combattant, se conditionnant l'une l'autre, mais se trouvant à chaque instant, à chaque point de la série, dans un rapport réciproque qui produise l'effet le plus émouvant, le plus vivant possible. Et chacun de ceux qui savent lire la musique pourrait déchiffrer ma double mélodie, verrait et entendrait le contrepoint de chaque note, qui en serait le frère, l'ennemi, l'antipode. (...) J'aimerais trouver un moyen d'expression pour la dualité, je voudrais écrire des chapitres et des phrases où seraient constamment visibles à la fois la mélodie et la contre-mélodie, où la diversité serait toujours accompagnée de l'unité, l'humour du sérieux. Car c'est en cela seulement que consiste pour moi la vie, dans cette fluctuation entre deux pôles, ce balancement entre les deux piliers du monde. Je voudrais toujours montrer du doigt avec ravissement la divine multiplicité de ce monde et rappeler toujours que cette multiplicité se fonde sur une unité ; rappeler sans cesse que le beau et le laid, le clair et le sombre, le péché et la sainteté ne s'opposent que pour un temps avant de se fondre l'un dans l'autre. Pour moi, les paroles les plus hautes de l'humanité sont ces quelques endroits où la dualité s'exprime en signes magiques, ces quelques formules ou symboles dans lesquels les grandes contradictions du monde sont reconnues à la fois comme nécessité et comme illusion. (...) Courber les deux pôles de la vie jusqu'à les faire se rejoindre, coucher sur le papier les deux voix de la mélodie de la vie, je n'y parviendrai jamais. Mais je n'en obéirai pas moins à l'ordre obscur qui vient de l'intérieur de moi-même, je recommencerai encore et toujours. C'est le ressort qui fait mouvoir ma petite montre.

Il importe de bien comprendre qu'en tant que système ouvert, « le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir » comme le formulait René Char. Système ouvert que le poème moderne, qui engage donc un rapport, déjà pressenti par Baudelaire, entre le scripteur et le lecteur : Claire Lejeune, dans *De l'inquiétante*

étrangeté à l'étrangeté légitime voyait entre l'abîme intérieur de l'auteur et celui du lecteur « l'ouverture d'une conscience mitoyenne, d'un espace de traduction simultanée entre l'inconscient de l'un et celui de l'autre, champ interactif où les écritures et les lectures singulières ont lieu de se recouper, de se reconnaître, de s'entre-féconder... ».

Chacun d'entre nous est un atome de la grande symphonie, où chaque pétale de fleurs, chaque nuance de vert de chaque feuille, chaque onde en chaque variation lumineuse et le souffle léger de chaque respir du ciel aux couleurs de lapis-lazuli contribuent à échanger leurs énergies. Nous sommes, scripteur, lecteur, dans l'énonciation et l'élaboration, mais aussi l'infinie et permanente *traduction* du monde, nous sommes les particules dansantes de la même et changeante lumière, nous évoluons sans cesse entre deux pôles.

Tout langage, toute identité, toute énonciation, pour générer et créer de la vie, ne peuvent être que des systèmes ouverts, des *morulas* migrant dans le liquide amniotique nourricier, franchissant la membrane et passant du vide au plein et du plein au vide. Destinés à mourir pour que la Vie se poursuive.

Chaque livre lu, chaque livre écrit, semblables à chacune des parties formant *morula* du grand corps d'écriture et de son souffle...

Le poète comme l'être humain se doit de déchiffrer d'abord cette archéologie du vivant, dans le monde qui l'entoure, comme dans l'exploration de ses gouffres intérieurs, à la recherche aussi bien de *l'infini turbulent* que de *la paix des profondeurs*... Comme le prêtre, ou le savant, le poète doit, en cherchant « l'or du temps », cette métaphore voulue comme épitaphe par André Breton, par son lent et patient déchiffrement du grand livre du monde, élaborer dans l'athanor ou sa chambre d'écriture, ses savoirs, qui sont d'abord des *déblayages*.

Mais, comme le guerrier, le poète doit apprendre le courage, puisque tout poème est une *Guerre sainte*, dans la vision d'un « haut visage des régions insoumises », dont l'ombre « brûle un silence effrayant d'étalons rouges aux ruines de l'orient » ainsi que l'énonce superbement, avec la force visionnaire et baroque qui le caractérise, Jacques Crickillon... Mais le même ne confie-t-il pas tout récemment dans un corpus encore à paraître :

Je fus une feuille de l'arbre immense
l'arbre écrivait sur la feuille qui porte son nom
La feuille vibra la feuille tomba
feuille tombée au pied de l'arbre immense
Tombée repliée pleurs et prières feuilles sous la terre
De la feuille perdue l'arbre a levé feuille nouvelle qui porte son nom
feuille très ancienne comme son nom comme son vide
la feuille ne sait rien de l'arbre l'arbre sait tout de la feuille (...).

Le poète, voué à la plus extrême des solitudes, doit pouvoir tuer tout « discours », détruire tout écran entre lui-même, le réel et sa réalité. C'est un « horrible travailleur », qui par un « long et lent dérèglement de tous les sens », se fera « voyant », prophétisait l'enfant de Charleville... Il devra aussi comme Harry Haller, dans *Le loup des steppes*, être prêt à « recommencer une fois de plus la partie, à en goûter de nouveau les tortures, à frémir devant son absurdité, à retraverser encore et toujours l'enfer qui était » en lui, ... car c'est ainsi que l'on apprend à jouer la partie d'échecs qu'on appelle la vie...

Le livre d'où je viens est un jardin : saison après saison, il abrite l'arbre du monde, qui mûrit lentement ses bourgeons ; ses feuilles ne sont encore que brouillons avant de révéler leurs clarifiantes architectures, avant de découper des images dans le ciel et des ombres sur la terre ; il donne parfois du fruit, avant de brûler de tout l'or du soleil et du sang qui l'a nourri puis de laisser choir, dans le feuille à feuille d'un murmure froissé, sa semence tandis que s'envolent les oiseaux de ses mots, avec leurs trilles et leurs tisons, et que la calligraphie de ses ramures évoque pluies et fumées avant de se charger, du gel et de l'eau cristallisée, des joailleries...

Mais écoutons une fois encore, en ce début d'année, en ce cycle nouveau, la voix du poète de *L'infini turbulent* et de *Connaissance par les gouffres* :

« Entre Terre et Cieux — une sauvagerie inconnue renvoyait à une délectation par-dessus toute délectation, à la transgression au plus haut comme au plus intérieur, là où l'indicible reste secret, sacré. S'y ajoutait seulement, s'y agglutinait (venant on ne sait d'où) scansion imperturbable, un rythme sourd, fort, mais également intérieur, tel le martèlement d'un cœur, qui aurait été musical, un

cœur venu aux arbres, qu'on ne leur connaissait pas, qu'ils nous avaient caché, issu d'un grand cœur végétal (on eût dit planétaire), cœur participant à tout, retrouvé, enfin perçu, audible aux possédés de l'émotion souveraine, celle qui tout accompagne, qui emporte l'Univers » écrit Henri Michaux dans son ultime opus *Le jardin exalté*.

Né à Namur en 1899, l'auteur de *Mes propriétés*, territoire désolé s'il en était, décrit, un an avant sa mort, à Paris, en octobre 1984, un jardin d'éden, de joie, d'apaisement, de réconciliation avec lui-même et de fusion avec le Monde, à travers le cœur de l'arbre qui en est, selon d'antiques légendes nordiques, l'axe et le soutien. C'est le destrier d'Odin le Redoutable, et on l'appelle Yggdrasill. Sur cet Arbre du Monde reposent les neufs royaumes, qui, comme les sept montagnes et les sept vallées évoquées par le poète soufi persan Farid Al-Din Attar dans la *Conférence des Oiseaux*, désignent les étapes de maturation — mort et renaissance — de l'être humain dans son parcours de Vie.

Le livre d'où je viens est un arbre dans le jardin de ma vie.

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Éric Brogniet, *J'établis ma résidence dans la métamorphose...* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014. Disponible sur : <www.arl1fb.be>